

REACTION DES BOROROS FACE A L'OCCUPATION DES PÂTURAGES DU MONT MBAPIT PAR LES AGRICULTEURS (OUEST CAMEROUN)

Jean Noël NGAPGUE

Université de Yaoundé I
Ecole Normale Supérieure, Département de Géographie
ngapguejn@yahoo.fr

Sommaire:

1. INTRODUCTION	175
2. METHODOLOGIE	177
3. RESULTATS ET DISCUSSION	177
4. CONCLUSION	189
5. BIBLIOGRAPHIE.....	189

Citer ce document:

Ngapgue, J., N. 2017. Reaction des bororos face à l'occupation des pâturages du Mont Mbapit par les agriculteurs (Ouest Cameroun). *Cinq Continents* 7 (16): 173-191

Reaction des bororos face à l'occupation des pâturages du Mont Mbapit par les agriculteurs (Ouest Cameroun).

Ngagoue Jean Noël

Occupation of pasture lands and reaction of Bororo pastoralists on Mount Mbapit, West Cameroon. Mount Mbapit (1988m) had since been exploited by Bororo rearers. Being a volcanic mountain it is however characterised by fertile soils that are suitable for arable agriculture. In recent years arable farmers have encroached into hitherto pasture lands for food crop cultivation. This has orchestrated conflicts between the arable farmers and the breeders over land. This asserted rush for space is susceptible to put an end to cattle rearing on the mountain, provoking reactions from Bororo. Information derived from satellite photographs and field work depicts the conquest of space by arable farmers and new space organisation on the mountain by the different stakeholders. Food crop cultivation and market gardening destined principally for sales have replaced transhumant cattle rearing. It is also observed that the mode of life of the Bororo pastoralists has changed from nomadic to sedentary life style as they have also taken to arable agriculture. The former Bororo camps made of houses constructed with makeshift materials have of late been replaced by permanent houses surrounded by enclosed farms. Consequently, the rearing of cattle has been relegated to the steep mountain slopes. The rush for land for arable and pastoral farming on these mountain slopes adjoining densely populated villages obscure other activities such as tourism and culture that could be developed. This study analyses this conflicting situation and explains the adaptations by the solution taken by the subjugated pastoralists.

Key words: Cameroon, volcanic mountain, Bororos, pastures.

Reaction des bororos face à l'occupation des pâturages du Mont Mbapit par les agriculteurs (Ouest Cameroun). Le mont Mbapit (1988m), une des nombreuses montagnes des Hauts Plateaux de l'Ouest du Cameroun, était jusque-là exploité par les éleveurs Bororos. C'est cependant une montagne volcanique qui présente aussi de bons sols pour l'agriculture. Ces dernières années, les paysans agriculteurs qui vivent au pied de la montagne montent à l'assaut des pâturages et y font différents types de cultures. Cette situation qui est à l'origine de conflits entre les agriculteurs et les éleveurs semble signer la fin de l'élevage bovin sur la montagne, les éleveurs Bororos doivent réagir. A partir des photographies prises par satellites et des enquêtes de terrain il est montré comment se fait la conquête de la montagne par les agriculteurs et la nouvelle organisation de l'espace par les différents acteurs. A l'ancienne pratique de la transhumance pastorale se substitue la production du vivrier marchand. On constate un changement du mode de vie des éleveurs bororos qui deviennent de plus en plus sédentaires et pratiquent aussi l'agriculture. Dans les anciens campements des éleveurs, on voit s'ériger des maisons en dur entourées des champs de case. Ce qui reste de l'élevage ne se développe plus que sur les pentes les plus abruptes. De la sorte s'observe dans ces montagnes qui jouxtent les villages densément peuplés, une course à l'espace entre l'élevage et l'agriculture qui occulte, les autres aspects notamment touristiques et culturels. Cet article analyse cette situation conflictuelle et explique comment les éleveurs acculés finissent par céder en se réadaptant.

Mots clés : Cameroun, montagne volcanique, Bororos, pâturages, sédentaire.

1. INTRODUCTION

Situé sur la dorsale camerounaise le mont Mbapit (13,5km² de base) est une des grandes montagnes des hauts plateaux de l'ouest Cameroun (Seignobos C. et al, 2006). Ce volcan complexe (Morin S, 1984) présente au Nord une aiguille péleénne (1771m), à l'Ouest un lac de cratère (1645m), au Sud son plus haut sommet qui culmine à 1988m. Entre ces différents compartiments se trouve un immense plateau recouvert de graminées (*hypparrhenya cylindrica*) et parsemé d'arbustes. Les fronts de coulées de laves offrent par endroits des escarpements infranchissables. La rivière Ngou'ongou qui prend sa source au centre de la montagne a creusé au milieu de l'édifice une vallée qui divise la partie occidentale en deux. C'est de ce côté que la montagne est accessible. Les pentes orientales et septentrionales sont abruptes et surplombent une plaine marécageuse dans laquelle coule paresseusement la rivière Nkoup principal collecteur des eaux de la région.

Tout autour du volcan, les zones orientales et méridionales à faible densité de population (10 à 30 habitants au km²) sont celles qui n'ont pas été recouvertes de cendres volcaniques et comportent à cet effet des sols ferrallitiques, ce qui explique qu'elles soient délaissées par la population paysanne. L'importante partie de la population paysanne vit ainsi dans les villages disséminés dans les parties occidentale et septentrionale du massif. Dans cette partie du territoire, le « relief monotone est fait de croupes molles taillées dans de vieilles coulées basaltiques » (Morin S, 1984).

Pendant près de cent ans, les pasteurs bororos ont vécu paisiblement sur les lieux faisant paître leurs bovins sur les pentes de la montagne. Aujourd'hui, le Mbapit est l'objet de convoitise des autochtones. Après avoir exploité la presque totalité du glacis volcanique situé au pied du volcan, les habitants des villages environnants composés à 96,52% d'agriculteurs se lancent à présent à la conquête des pentes de la montagne, longtemps réservées à l'élevage bovin. Tous les jours les villageois gagnent des espaces sur les pentes de la montagne diminuant progressivement les surfaces pâturées.

Cette occupation des pâturages du mont Mbapit par les agriculteurs des villages environnants n'est pas un fait unique en son genre. En effet, la croissance de la population humaine a toujours entraîné une concurrence accrue sur les ressources, notamment sur les terres productives et l'eau (Coulibaly 2016). Dans les zones de fort peuplement, c'est la saturation de l'espace cultivé qui pousse les agriculteurs à occuper les espaces consacrés à l'élevage : aires de pâturages, abords des bas-fonds et des mares, couloirs de transhumance (Tawaangal, 2015). En zones sahéliennes, le développement de la culture de saison sèche et les effets néfastes des changements climatiques sont les causes principales de cette diminution de l'espace réservé aux animaux (Ministère burkinabé des Ressources animales, 2016, Baikeh J, 2017).

Seulement l'occupation des pâturages par les agriculteurs est considérée par les éleveurs comme une fin programmée de leur activité principale. Les oppositions entre ces deux communautés sont très récurrentes ces dernières années. Loin d'être de simples démêlés entre les deux groupes de la paysannerie, elles se transforment en des conflits qui ont dans nombre de cas des conséquences déplorables : destruction de biens, abattage anarchique d'animaux et parfois même morts d'hommes (Baikheh J. 2017).

La gravité de ces conflits a donné lieu à l'ouverture des rencontres (de bas et de hauts niveaux) visant à instaurer un climat de paix entre agriculteurs et éleveurs et à cultiver l'union et la cohésion entre les deux communautés (Coulibaly A, 2016) ; mais la violence des protagonistes observée pendant le règlement des conflits menace grandement la cohésion sociale et témoigne de la faiblesse de la législation et de l'appareil judiciaire (Ahouangansi M, 2017). La délimitation d'espaces à vocation pastorale (Élodie Robert, 2013) longtemps souhaitée avec participation des communautés rurales à la vulgarisation des « Plans d'occupation et d'affectation des sols » (POAS) au niveau local (Modou D, 2014) n'a pas apporté une solution définitive au problème ; la sédentarisation de l'une et l'autre activité conduit à une intégration progressive des activités (les agriculteurs pratiquant de l'élevage et les éleveurs de l'agriculture) sans pour autant qu'il y ait intégration territoriale ou sociale (Gautier, D., Ankogui-Mpoko, G., Réounodji, F., Njoya, A. & Seignobos, C., 2005).

Mieux que les tentatives de conciliation, certains chercheurs pensent que la promotion des cultures fourragères pour l'alimentation du bétail contribuera certainement à la réduction des conflits (Montcho M, 2014). On pense également enseigner aux agriculteurs les méthodes culturales pour améliorer la productivité sans avoir à augmenter constamment l'espace cultivé ; une large diffusion des textes législatifs, réglementaires et normatifs sur la transhumance, l'information et la sensibilisation des éleveurs aux conditions du pastoralisme a été aussi préconisée (Coulibaly W.G, 2014)

Des études ont montré que l'Etat doit entrer en collaboration avec les chefs de communautés afin de donner les limites des espaces pastoraux et les conditions de leur jouissance (Ahouangansi M, 2017) mais il faut surtout tenir compte que la bonne cohabitation entre les agriculteurs et les éleveurs est due à l'ancienneté du voisinage entre les deux groupes sociaux et à l'influence forte du pouvoir traditionnel (Magrin, 1997).

Dans le souci de préserver la cohésion sociale indispensable au développement économique, les éleveurs doivent rompre, au moins partiellement, avec cette stratégie du nomadisme éprouvée, qui est aussi un mode de vie et bénéficier avec la stabilité des actions de développement rural. Ceci passe par le développement de nouveaux rapports

sociaux basés sur l'intégration technique entre agriculture et élevage reconnus comme des activités complémentaires (Moha M, 2008).

Avec l'arrivée des agriculteurs, l'élevage subit le coup et les pasteurs doivent pour sauvegarder leurs activités, rechercher un compromis sans doute en apportant de grandes modifications dans leur mode de vie (Kouam, 2014).

De fait, l'exploitation des sols pâturés a généralement causé des conflits qui tournent presque toujours à l'avantage des agriculteurs.

Les présentes lignes entendent expliquer le mode d'occupation des pâturages du mont Mbapit par les paysans des villages environnants et montrer le nouveau mode de vie des pasteurs Bororos sur la montagne.

2. METHODOLOGIE

Pour mener cette étude, nous avons réuni les données sur l'occupation du sol pendant les années 1980 et 2016 d'une part, et mené des entretiens et des enquêtes sur le terrain d'autre part. Les documents relatifs à l'occupation du sol sont des images prises par satellites en 1984 et en 2016. Elles montrent l'évolution des campements des éleveurs, les aires de parcours de bétail et les surfaces occupées par les cultures à ces différentes époques. Une descente sur le terrain nous a permis de vérifier les informations issues de ces documents et d'appréhender les problèmes fonciers, le mode d'occupation du sol, l'accès à la terre et les modifications observées dans le mode de vie des Bororos. Les rapports administratifs ainsi que les entretiens avec les autorités administratives et traditionnelles locales ont complété les enquêtes socio-économiques. Toutes ces informations nous ont permis de créer une base de données qui renseigne entre autres sur l'évolution de l'occupation du sol sur le volcan, la méthode d'accès à la terre, les conflits agriculteurs-éleveurs, les nouveaux systèmes d'exploitation du sol et l'évolution du mode de vie des éleveurs sur la montagne.

3. RESULTATS ET DISCUSSION

Le Mbapit, un milieu difficilement exploitable par les agriculteurs bamoun

Jusqu'au début du XXe siècle, le massif tectono-volcanique du Mbapit (Morin S. 1984) est délaissé par la population locale qui habite essentiellement la localité de Fouban, le chef-lieu du royaume pour sauvegarder le trône de leur roi obtenu de suite de longues luttes tribales. Au lendemain de la perte du Cameroun par les Allemands en 1922¹, l'administration coloniale française se donne entre autre pour objectif de relancer la caféiculture sur de nouvelles bases. Elle installe entre 1925-1940 les planteurs de café sur le glacis volcanique du Mbapit situé au Sud-Est du pays bamoun

¹ Pour avoir perdu la guerre, l'Allemagne perd au traité de Versailles toutes ses anciennes colonies au profit de la Grande Bretagne et de la France.

(Dongmo JL 1984, Ngague JN 2007). Les Bororos présents dans la région occupent avec l'accord du sultan de Foumban, roi des Bamoun, protecteur de la terre et des hommes, le massif.

De fait, les Bamoun ne sont pas comme leurs voisins bamilékés des peuples montagnards ; ils ne connaissent pas les méthodes de culture en zone de montagne et ignorent tous des effets bénéfiques des sols du volcan. L'enquête révèle que les producteurs agricoles des années 1970-1980 recherchaient essentiellement les terres du glacis volcanique pour la caféiculture. Sous d'autres cieux, ils auraient bénéficié de la présence des éleveurs sur le volcan pour fertiliser leurs champs avec la bouse des vaches, au mieux, pour pratiquer un assolement bien réfléchi. Mais il n'en est rien ici ; l'utilisation des engrais chimiques reste de règle. Bien plus les billons développés sur les pentes de la montagne ne suivent pas toujours le sens des courbes de niveau comme il se doit en zone de relief. Autant de faits qui prouvent que les villageois bamouns ont abandonné la montagne aux éleveurs.

Pratique de l'élevage extensif et de l'estivage par les Bororos présents sur le massif

La montagne qui surplombe le plateau bamoun par une dénivellation de 300m constitue aux yeux des agriculteurs, une zone difficilement accessible. Les Bororos qui se retrouvent seuls sur la montagne, choisissent vivre sur les replats qui s'observent entre la colline du lac de cratère et l'aiguille péleénne. Ils y pratiquent exclusivement un élevage extensif de bovins (Boutrais J 1994) allant jusqu'à développer leurs activités sur les zones de faibles pentes recouvertes de prairie herbeuse : axe centrale 1%, versants sud-ouest 4%, versants nord-ouest 3,4%, versants nord-est 3,6% (Figure 1).

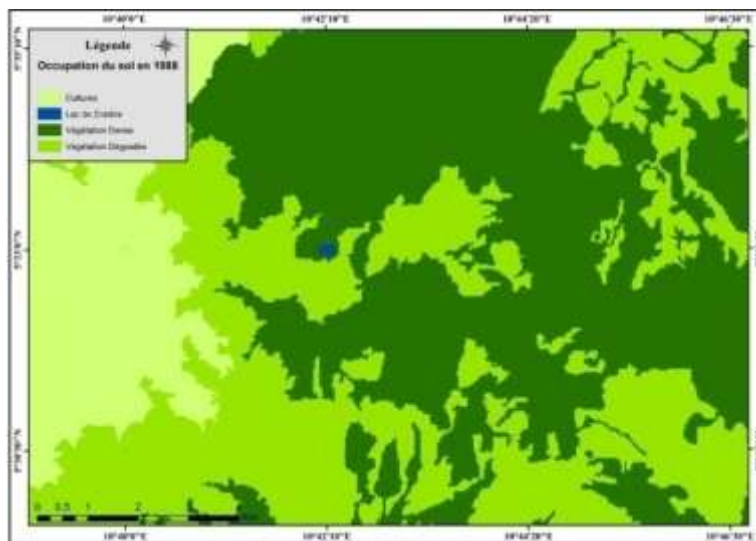


Figure 1. Occupation du sol sur le Mbapit en 1988

Source: image satellitaire Landsat ETM+1988 (<http://earthexplorer.usgs.gov/>)

En saison de pluies, les éleveurs parcourent la montagne avec les animaux qui sont en soirée regroupés dans des aires de stationnement de bétail situés non loin des campements. En saison sèche, ils migrent dans les aires de pâture localisées sur le plateau bamoun : Larentané au nord du volcan, Makeka et Ntanyet au sud-est du massif, la zone de Bafia située plus à l'est du territoire. Les parcours de bétail qui vont des hauteurs du volcan à la plaine située en contrebas ressemblent à de grands boulevards qui empruntent les couloirs qui séparent les différents compartiments du massif. Tout au long de ce parcours on observe les aires de parcage de bétail. Les pas de bœufs et les surcharges de bétail occasionnent par endroits de chutes des pyroclastes qui viennent encombrer le piedmont.

Les Bororos élèvent les zébus « daneeki » reconnaissables à leur robe blanche et au cornage en V. Grands « marcheurs », leurs performances bouchères n'atteignent pas celles du « gudaali ». Bien nourris, ils ne sont efflanqués ne se déplaçant que sur de courtes distances (30 à 60 kms). Les troupeaux de taille modeste (60 à 150 animaux par troupeau) paissent paisiblement à longueur de journée sous l'œil vigilant des bouviers très souvent fils d'éleveurs, propriétaires des troupeaux. Ces fils de pasteurs surveillent quelquefois les troupeaux à dos de cheval. Âgés de 15 à 25 ans, ils n'ont jamais été à l'école.

Mode de vie fermé et habitat précaire

Les Bororos développent peu les échanges avec les villageois. Pour se nourrir, ils achètent les produits agricoles aux agriculteurs en période de récolte et constituent des réserves pour toute l'année. Cet achat se fait quelquefois sous forme de troc (échange d'un bœuf contre les produits vivriers)². Les produits de première nécessité sont obtenus à partir de la vente des sous-produits de lait ; ce travail est réservé aux femmes.

Les documents révèlent à la fin des années 1970 une présence de 356 Bororos (hommes, femmes et enfants) sur le site. Ils habitent 21 campements faits essentiellement de matériaux provisoires (huttes faits de branchages et couverts de paille, de peaux de bêtes ou de paravents). Les campements ceinturent une grande cour où sont parqués les animaux la nuit tombée. Dans cette population, 224 vivent de l'élevage, pratiquant le pastoralisme avec quelques 6.476 bovins. Avec 6 hectares de surfaces cultivées, l'agriculture développée par les éleveurs et une vingtaine de paysans sur les lieux n'est pas absente.

Si l'agriculture n'a pas trouvé un terrain favorable sur le Mbapit, les éleveurs et leurs bêtes ont fait de la montagne leur domaine de prédilection. Pour éviter tout accrochage avec les agriculteurs des villages environnants, une clôture faite d'arbres et

² Ce mode de vie est observable sur le plateau de l'Adamaoua où on rencontre un nombre très élevé de Bororos.

d'arbustes soutenant des fils barbelés sépare les zones d'élevage des surfaces réservées à l'agriculture (Ngapgue 2007).. Cette clôture faite par les éleveurs constitue une preuve irréfragable de l'existence des relations cordiales qui existent entre les deux communautés. Tous les éleveurs sans exception participent à l'entretien de cette clôture. Dès que la nécessité se fait sentir, ils se réunissent pour les travaux de réfection. Ainsi les villageois de Koundja, de Pou'ouloum, de Ntanyet ou de Baïgom vivent-ils en paix ayant abandonné la montagne aux Bororos.

Il n'existe pas ici d'antagonisme agro-pastoral comme on a pu observer à Kouroum ou à Malandem, autres sites d'élevage du plateau bamoun. Les animaux ainsi élevés sont vendus les mercredis et les samedis à Tayandie, unique marché de vente de bœufs situés au pied de la montagne. En fonction de l'âge et du poids, le prix d'achat d'un bœuf varie de 70.000 à 150.000 francs CFA. Développant uniquement leur élevage, les bororos qui mènent leur vie dans le strict respect des droits des autres ont « une société réglementée par le « pulaaku » qui enseigne l'indépendance, la discrétion, le contrôle de soi » (Moha M, 2008).

Diminution des surfaces pâturées et recherche de compromis

Au lendemain de la mise en valeur de la plaine marécageuse de Baïgom par l'Etat, la population qui avait placé tout son espoir sur l'exploitation à des fins agricoles de cet espace territorial découvre très tôt les grandes erreurs du projet. On compte en 2003, 730 paysans encadrés par le projet. Ces personnes ont obtenu de l'Etat 0,2ha pour les casiers rizicoles ; 0,5ha pour les autres cultures. Toutefois, les personnes encadrées ne viennent pas toujours des villages intéressés par le projet³. Une bonne partie d'exploitants (79,45%) viennent de Ngoundoup et de Nkoundja, deux villages du nord et du nord-ouest. Les habitants des villages Pondinoun-Didando au nord, Kountchakap à l'est, Baïgom au sud-ouest, Nkoupare à l'ouest et Nkoundja au sud sont pour ainsi dire mis en minorité. Beaucoup de paysans qui croyaient obtenir du projet quelques arpents de terre ne sont servis. Chaque année, d'importantes surfaces cultivables sont illégalement gagnées sur les marécages, augmentant sensiblement les aires aménagées qui sont exploitées par les paysans. Bien qu'il y'ait des problèmes au niveau de la distribution des parcelles, les 2.200ha à aménager ne peuvent pas satisfaire la demande d'une population sans cesse croissante.

³ 9 (neuf) villages composent la zone du projet qui a une superficie de 314 km². En 1976 on dénombre 26.436 habitants répartis ainsi que suit : dans le district de Koutaba 12.054 habitants recensés dans 7 villages (Ngoundoup : 1.465 habitants, Koundja :2.117 habitants, Koundja camp militaire : 2.580 habitants, Pondinoun-Didango : 1.378 habitants, Kountchakap : 1.718 habitants, Maparé : 1018 habitants, Bafolé : 1078 habitants) ; dans l'arrondissement de Foubot 14.382 habitants dans trois villages (Baïgom : 4.285 habitants, Nkoundja 807 habitants, Nkouparé 9.290 habitants).

Lorsqu'on analyse l'évolution de la population des villages situés au pied du Mbapit au cours de ces trente dernières années, on s'aperçoit que ces villages ont connu au cours de cette période une forte croissance de leur démographie (Tableau 1).

Tableau 1. Evolution de la population des villages situés au pied du mont Mbapit (19176-2005)⁴

Villages	Population en 1976	Population en 1987	Population en 2005	Augmentation nette en 30 ans	% de croissance
Baïgom	4285	4919	8127	3842	89,6
Nkouondja	807	-	1769	962	119,20
Koundja	2117	-	5575	3458	163,34

Source : données des recensements généraux de la population du Cameroun (Bureau Central des Recensements de la Population du Cameroun à Yaoundé)

Dans tous ces villages, les densités moyennes de population excèdent 200 habitants au km². La pression de la population sur le sol devient de plus en plus forte.

Ces habitants qui ont longtemps exploité les terres du plateau volcanique entendent aller à l'assaut des réserves foncières de leurs villages. A défaut de la plaine aujourd'hui domaine de l'Etat, la montagne s'avère un milieu facile à conquérir.

Conquête de la montagne par les agriculteurs

Soutenus dans leurs actions par les autorités traditionnelles, les cultivateurs grappillent les surfaces cultivables sur la montagne (Figure 2). Les zones de faibles pentes sont d'abord investies. Chaque jour, cette conquête de la montagne par les agriculteurs bamoun longtemps réprouvée s'affirme davantage.

Au vu de la demande sans cesse croissante des surfaces cultivables, les chefs des villages riverains qui font savoir que la montagne fait partie de leur territoire de commandement louent (à partir de la fin des années 1990) les parcelles aux agriculteurs avec pour unique interdiction de ne pas y développer des cultures pérennes. Dans le souci de satisfaire le plus grand nombre de demandeurs, les surfaces concédées n'excèdent pas 2 hectares. Pour protéger les cultures, ils exigent que les parcelles cultivées soient entourées de fils barbelés tendus sur des arbustes fortement densifiés. A l'openfield pâturé se substitue ainsi un paysage de bocages sur la montagne.

Les paysans occupent les surfaces pâturées sans se soucier de la sauvegarde des parcs et des pistes de parcours de bétail ; ils vont jusqu'à fermer les pistes conduisant aux abreuvoirs prétextant que les animaux qui les empruntent détruisent au passage les cultures. Chaque année, les agriculteurs progressent, poussant les éleveurs à se retrancher dans les zones de fortes pentes, des bagarres s'en suivent. En 2007, en 2008

⁴ Frappés par l'exode rural, deux villages seulement ont connu une faible croissance démographique de leurs populations : Ngoundouop 08,12% (passant de 1465 habitants en 1976 à 1584 en 2005 donc un surplus de 119 habitants) et Kuetluem 22,06%.

et en 2012, on a recensé respectivement 43, 37 et 39 plaintes déposées auprès des autorités administratives aussi bien par les éleveurs que par les agriculteurs.



Figure 2. Un pan du mont Mbapit occupé par les agriculteurs
Source : Ngapgue, novembre 2016

Les paysans occupent les surfaces pâturées sans se soucier de la sauvegarde des parcs et des pistes de parcours de bétail ; ils vont jusqu'à fermer les pistes conduisant aux abreuvoirs prétextant que les animaux qui les empruntent détruisent au passage les cultures. Chaque année, les agriculteurs progressent, poussant les éleveurs à se retrancher dans les zones de fortes pentes, des bagarres s'en suivent. En 2007, en 2008 et en 2012, on a recensé respectivement 43, 37 et 39 plaintes déposées auprès des autorités administratives aussi bien par les éleveurs que par les agriculteurs.

Les cultures produites sur le Mbapit sont uniquement les cultures pluviales. Les agriculteurs cultivent sur billons avec forte utilisation des engrais chimiques diverses cultures vivrières marchandes. Avec la destruction de la couverture végétale, le processus d'érosion pluviale aura à la longue des effets néfastes sur l'environnement.

Ce qui très est étonnant est que certains agriculteurs vont jusqu'à construire des cases de passage sur les terres qui leur sont concédées. Ils profitent ainsi du système de vie des Bororos longtemps caractérisé par leur instabilité pour dévoiler leurs ambitions. Ainsi, la course à l'espace par les agriculteurs semble reléguer au second plan l'élevage sur la montagne.

Les raisons longtemps avancées pour abandonner le volcan aux éleveurs sont vite oubliées. Les personnes interrogées évoquent de nouveaux arguments pour justifier leur présence sur les lieux :

- 79,62% de personnes cultivent la montagne par manque d'espace sur le glacis volcanique ;
- 88,41% trouvent que la terre de la plaine qui a été plusieurs fois remaniée n'est plus assez fertile pour porter les cultures,
- 96,46% recherchent des friches remuées avec la bouse et les urines des bovins.

Ainsi, un espace pastoral comme celui du mont Mbapit possède « les bons sols susceptibles de produire », d'où la convoitise de la montagne par les agriculteurs (Figure 3).

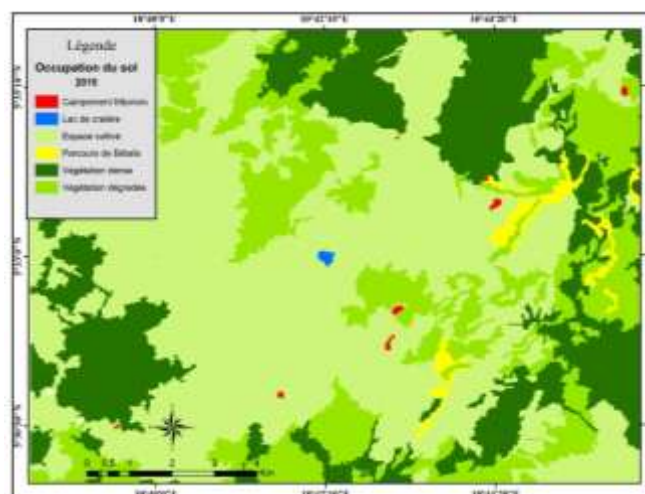


Figure 3. Occupation du sol sur le Mbapit en 2016

Source : image Satellitaire Landsat 8 ETM+ 2016 (<http://earthexplorer.usgs.gov/>)

Si dans les années 1990, la marque de l'homme sur la montagne n'est pas encore très accentuée, aujourd'hui la mise en culture du sol est effective à travers le système d'exploitation et le mode d'appropriation du sol. Le nombre d'agriculteurs occupant des parcelles sur le site s'est fortement accru passant de 5 à 245 au détriment de celui des éleveurs qui est de 61 contre 224 en 1978. Entre 1978 et 2016 les surfaces cultivées ont connu une évolution de 91,17% passant de 20.000 m² à 226.542 m² (Tableau 2).

Tableau 2. Evolution des indicateurs de la présence de la communauté bamoun sur le mont Mbapit (1978-2016)

Désignation	Etat en 1978 (A)	Etat en 2016 (B)	Tendance B-A	
			Nombre	%
Nombre d'agriculteurs	5	245	240	97,95
Surfaces cultivées	20.000m ²	226.542 m ²	206.542 m ²	91,17
Cases en dur pour agriculteurs	0	4	4	100,00

Source : enquêtes de terrain septembre et novembre 2016

Autre fait plus alarmant est que les zones de plaines (plaine de Makeka, plaine de Bafia) longtemps parcourues par les animaux en saison sèche viennent aussi d'être aménagées pour la pratique de l'agriculture de contre saison.

Déclin de l'élevage extensif

La diminution des espaces pâturés des zones de plaines associée à l'occupation effrénée des pentes du volcan est analysée par les pasteurs comme une fin de l'élevage sur la montagne. Découragés, nombreux sont les pasteurs qui élèvent encore un grand nombre d'animaux. L'enquête montre que :

- 06,23% de troupeaux ont de 4 à 15 animaux,
- 41,76% de troupeaux ont entre 15 à 30 animaux,
- 23,80% de troupeaux 31 à 50 animaux,
- 12,45% de troupeaux 51 à 80 animaux,
- 04,43% 81 à 100 animaux,
- 01,76% 101 à 120 animaux,

De fait, les troupeaux détenus par les éleveurs sont pour la plupart de petite taille.

Dans l'impossibilité de satisfaire la demande sans cesse croissante, le marché de bétail de Tayandie est aujourd'hui approvisionné à 85,45% par les animaux venant de l'Adamaoua. Cette chute de l'élevage a aussi entraîné une diminution conséquente des bouviers sur le site. Les jeunes bororos frappés par le modernisme se réfugient en ville⁵. Par ailleurs, entre 1990 et 2014, le prix du kilogramme de viande de bœuf sur le marché de Tayandie es passé de 1400 francs CFA à 2800 francs CFA ; de quoi encourager les hommes à faire l'élevage⁶.

Avec les difficultés auxquelles ils font face, les Bororos ont manifesté leur mécontentement allant jusqu'à rechercher l'arbitrage des autorités compétentes.

Mode de règlement de conflit

Pour la défense de leurs intérêts, les éleveurs se sont regroupés autour de leurs chefs (ardos) élus en leur sein. Ensemble ils ont sollicité l'intervention de l'Etat pour la bonne marche de leurs activités. Une décision administrative prise au début des années 1990, a délimité sur la montagne les zones d'élevage de celles accordées à l'agriculture ; une clôture faite d'arbustes et d'arbres soutenant des barbelés a été construite sur le tracé.

Avec l'implication de plusieurs acteurs dans le règlement du conflit, les choses se compliquent (Figure 4).

Dans l'impossibilité de chasser les agriculteurs des zones pâturées, les autorités administratives ont fini par demander aux agriculteurs de protéger leurs cultures et aux éleveurs d'empêcher les bêtes à détruire les cultures. Toujours est-il qu'en cas de destruction des cultures, les deux parties doivent chercher à s'entendre pour réparation des préjudices.

Cette décision aux yeux des éleveurs protège uniquement l'agriculture et relègue au second plan l'élevage. Pour protéger les cultures, les parcelles cultivées sont entourées de fils barbelés, de haies et d'arbustes fortement densifiés. A l'openfield pâturé se substitue ainsi un paysage de bocage.

⁵ Les vétérinaires éprouvent ainsi d'énormes difficultés à maîtriser les troupeaux lors des vaccinations.

⁶ Face à cette évolution des prix de la viande, les Bamouns n'entendent plus laisser l'élevage aux seuls Bororos. On compte dans la région 8 (huit) autochtones qui possèdent des troupeaux de 30 à 40 bêtes.

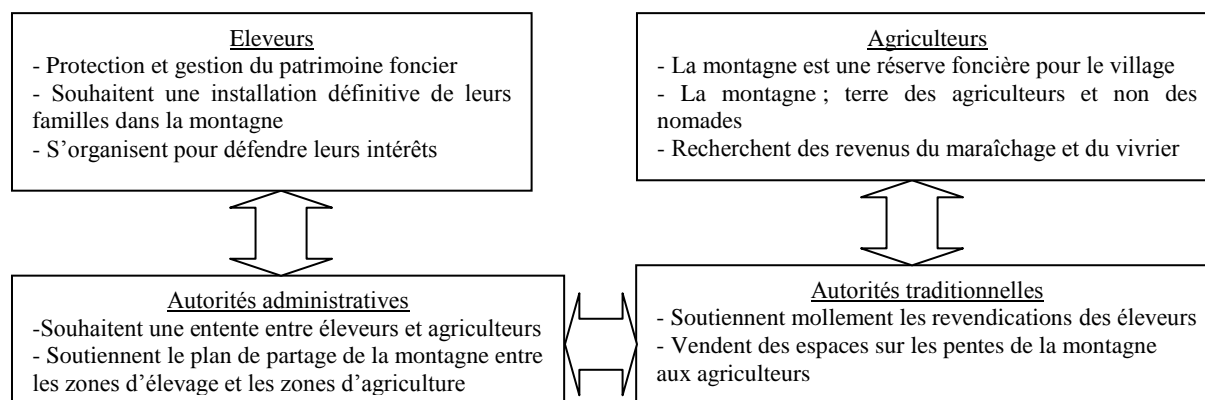


Figure 4. Le mont Mbapit et ses acteurs
Source : enquêtes de terrain septembre et novembre 2016

Face à l'occupation des pâturages par les agriculteurs, les Bororos qui ne veulent pas quitter la montagne entendent s'accommoder en développant un nouvel mode de vie.

Construction des campements durables et appropriation de la terre

Les Bororos vivent en petits groupes dans des campements disséminés sur la montagne. Nous avons dénombré une trentaine de campements. Un campement regroupe au moins deux familles et comporte trois à dix cases. Entre les concessions des dessertes ont été ouvertes pour faciliter la circulation des biens et des personnes. Taxis-brousse et motos-taxis empruntent régulièrement ces trajets ouverts ex-nihilo.

Les transformations les plus spectaculaires s'observent dans l'habitat. On est passé de campements faits de matériaux provisoires aux campements construits avec des matériaux définitifs (murs en briques de terre et toitures en tôles) (Figure 5). Derrière les cases, les champs de case (2000 à 6000m² de superficie) qui portent une diversité de cultures consommées par la population locale : maïs, bananiers-plantains, tubercules et légumes; ce qui témoigne une modification des habitudes alimentaires des éleveurs. Les exploitations agricoles plus vastes 2 à 5 hectares portant les cultures de rente sont créées un peu plus loin des domiciles. Toutes ces parcelles cultivées sont entourées par des clôtures pour éviter la destruction des plantes par les bêtes (Figure 6). Entre les champs de case et les champs de brousse se trouvent les enclos pour bétail.

Avec la sédentarisation des éleveurs, la situation foncière n'est pas clarifiée car elle dépend de plusieurs paramètres : effectif de la population résidante, importance accordée par les éleveurs reconvertis à la nouvelle forme d'intégration sociale, possession du titre foncier sur les parcelles occupées. L'enquête montre que 90,46% font de la montagne leur principal lieu de résidence et entendent y rester avec leurs familles.



Figure 5. Nouveau campement des Bororos en matériaux définitifs sur le mont Mbapit

Figure 6. Champ de cultures bororo clôturé sur le mont Mbapit

Source : Ngaggue, novembre 2016

Pour s'approprier des espaces de façon définitive, ils se lancent dans la production des cultures pérennes. Le chef des Bororos par exemple dispose sur la montagne d'un champ de caféiers de trois hectares et invite les membres de sa communauté à faire autant. Ainsi une politique de recolonisation de la montagne par les Bororos est bien amorcée par ceux-là qui croyaient vivre sur un terrain acquis.

Développement de nouvelles activités – un élevage en perte de vitesse?

Dans le passé, un troupeau avait au moins 60 animaux ; un grand éleveur pouvait se permettre d'avoir deux à trois troupeaux. Pour nourrir les bœufs, les bergers faisaient des parcours de 8 à 10 kilomètres/jour sur la montagne avec leurs troupeaux et en toute saison ; c'est exceptionnellement que ceux-ci descendaient sur les plaines et savanes du plateau bamoun.

La diminution des espaces pastoraux a entraîné une rupture avec les anciennes habitudes pastorales. En saison de pluies, les animaux conduits le matin dans les pâturages de la montagne sont ramenés le soir dans les parcs à stationnement collés aux campements, ce qui permet d'éviter les vols de bétail devenus très fréquents sur les lieux. En saison sèche, les éleveurs qui se sont sédentarisés confient à des bouviers la conduite des animaux dans les zones de pâturages que sont Makeka et le département du Mbam⁷.

L'agriculture étant pratiquée par 95,34% des éleveurs ; certains parmi eux n'hésitent pas à reléguer au second plan leur activité principale. Le nombre de bêtes a fortement diminué⁸ (Tableau 3).

⁷ Makeka (petit village situé à 10 kilomètres au Sud-est de la montagne) et le département du Mbam (situé à 75 kilomètres à l'Est du territoire). La réalisation du projet d'aménagement du bas fond de Makeka a conduit les bergers à fréquenter beaucoup plus le Mbam.

⁸ Dans les années 1970, les services vétérinaires de l'arrondissement de Foubot avaient relevé 34 à 120 animaux par éleveur, aujourd'hui le nombre d'animaux par éleveur va de 4 à 100, la norme locale recommandant au moins une quarantaine de têtes pour faire un troupeau.

Tableau 3. Evolution des indicateurs de présence des éleveurs bororos

Désignation	Etat en 1978	Etat en 2014	Tendance B-A	
	(A)	(B)	Nombre	%
Bororos	347	92	- 255	- 73,48
Eleveurs	224	61	- 163	- 72,76
Campements en matériaux provisoires	7	0	- 7	- 100,00
Aires de stationnement de bétail	22.525m ²	1.800 m ²	- 20.700 m ²	- 92,00
Cases en dur pour éleveurs	0	60	60	100,00
Nombre de têtes	6.476	1.022	- 5454	- 84,21
Parcours de bétail	38 kms	12 kms	-26 kms	- 66,66

Source : enquêtes de terrain septembre et novembre 2016

Pratique de l'agriculture-élevage

Bien que la pratique culturale soit une nouveauté pour les éleveurs de métier, on ne saurait affirmer au vu des faits observés qu'ils ignorent tout de l'agriculture. Ces bergers-agriculteurs assurent tous les travaux champêtres : défrichage, labour, semis, sarclage, récolte. L'exploitation familiale est assurée par le chef de famille. Les enfants constituent la main d'œuvre essentielle, les femmes font plus du jardinage et aident à la récolte.

Le défrichage du terrain vierge est fait avec l'accord du chef bororo, « l'ardo », l'autorité traditionnelle de la communauté. Les travaux communautaires ou « zourga » sont réalisés sur invitation d'un membre de la communauté. L'outillage très simple comprend la machette utilisée pour le défrichage des mauvaises herbes, la houe pour le labour et la hache pour l'abattage des arbustes. Les houes à larges lames servent à labourer et à former les billons ; les houes à petites lames à sarcler les champs et à récolter. La configuration du relief limite l'usage de la charrue. Les productions sont destinées non seulement à l'autoconsommation (48,54%) mais aussi à la vente (51,46%).

Du fait de la pauvreté de l'agriculteur bororo et du coût élevé des engrais chimiques (23.000 francs CFA le sac de 50 kgs) seuls 28,56% d'entre eux utilisent les intrants artificiels. La pratique de l'agriculture et de l'élevage par un même acteur implique une association bénéfique aux deux activités. L'agriculture est une ressource alimentaire pour l'élevage. Les résidus du maïs et les autres déchets végétaux constituent une alimentation pour les bovins en saison sèche. En saison sèche la stabulation des animaux dans les champs permet de recevoir directement les déjections des bêtes ; la méthode dite « koonal » (Bouba IN, 2009) réduit la jachère et permet d'avoir un bon rendement. Parquer les bêtes dans les champs est de nos jours une pratique répandue en milieu paysan, les Bororos se font parfois de l'argent en pratiquant le « koonal » dans les champs des agriculteurs bamouns.

Activités dévolues à la femme

Les femmes qui contribuent peu à l'activité agricole font beaucoup plus du jardinage autour des campements et participent à la récolte. Elles font aussi le ramassage des champignons et produisent les sous-produits laitiers (beurre et fromage) qu'elles viennent vendre dans les villes de Fouban, Foubot et Koutaba. Un stand spécialisé leur est réservé à cet effet sur la place du marché de Foubot (Figure 7). La vente de ces produits leur donne des revenus substantiels qui les aide à acheter les produits de première nécessité.



Figure 7. Femmes bororos du mont Mbapit vendant les sous-produits de l'élevage au marché de Foubot

Source : Ngague, novembre 2016

Scolarisation des enfants

C'est dans l'éducation des enfants que les Bororos ont opéré un changement spectaculaire. Tous sans exception envoient leurs enfants à l'école. Une école primaire ouverte à Betsouem au pied de la montagne accueille chaque année un nombre sans cesse croissant des fils d'élèves ; on y dénombre aujourd'hui 178 élèves contre 46 il y'a une dizaine d'années. Sur la photo 2, la fille qui tresse sa grand-mère est en quatrième année dans un lycée technique à Douala.

Pour 67,56%, l'école est devenue le principal levier d'ascension sociale. Mais certains jeunes Bororos qui ne veulent pas fréquenter quittent progressivement les lieux pour aller vivre dans les villes et villages du pays bamiléké voisin où ils exercent dans la vente à la criée, dans l'informel et dans le gardiennage abandonnant ainsi la montagne à leurs parents et à quelques frères et sœurs qui espèrent encore donner une chance à ce lieu d'ancrage.

4. CONCLUSION

Sur les hautes terres de l'ouest du Cameroun, le Mbapit longtemps abandonné aux éleveurs Bororos est aujourd'hui fortement convoité par les agriculteurs. Chaque jour, l'agriculture gagne du terrain sur les pentes du volcan. Cette agriculture est l'œuvre des populations environnantes qui ne trouvant plus des terres cultivables au pied du massif vont à l'assaut des surfaces pâturées. Cet article entendait décrire la réaction des éleveurs face à l'occupation des surfaces pâturées de ce massif tectono-volcanique par les agriculteurs.

Les enquêtes et les entretiens ont montré que la cohabitation agriculteurs-éleveurs sur la montagne est à l'origine de nombreux litiges. Au cœur de ces enjeux les autorités locales, au lieu de servir d'arbitres, encouragent les actions paysannes, hypothéquant le devenir de l'élevage. Les décisions rendues par les autorités administratives ne sont pas toujours en faveur des éleveurs. Face à la situation, les Bororos se sont retranchés dans certaines zones de la montagne où ils développent un nouveau mode de vie marqué par la stabilité et la pluriactivité. Les transformations les plus spectaculaires s'observent dans l'habitat de ces éleveurs. Ayant opté pour la sédentarisation, des cases construites en briques de terre avec des toitures en tôles ont remplacé les anciens campements faits de matériaux provisoires. Derrière les cases les Bororos ouvrent des champs de case ; plus loin des campements modernisés ils créent des exploitations agricoles de un à trois hectares. Les produits cultivés sur les champs de brousse sont destinés à la vente. Rompant avec le passé, de nouvelles activités sont dévolues à la femme, les enfants vont à l'école et vaquent à d'autres occupations.

La stabilité ne met pas fin à l'élevage, elle permet plutôt de bénéficier des actions de développement rural. Ceci passe par le déploiement de nouveaux rapports sociaux qui peuvent être basés sur l'intégration technique entre agriculture et élevage, qui deviennent par la force des choses des activités complémentaires (Moha, 2008).

5. BIBLIOGRAPHIE

- AHOUANGANSI, M. 2017. *Niger : résoudre durablement les conflits agriculteurs-éleveurs*, afrikipresse (20/02/2017), Available at: <http://www.tamoudre.org/developpement/elevage/niger-resoudre-durablement-conflits-agriculteurs-eleveurs/18/10/2017>
- ALIOU, S. 2013. *Ballou : la prévention des conflits entre pasteurs et agriculteurs*, www.bakelinfo.com
- BAIKEH, J. 2017. *Conflits agriculteurs-éleveurs : Kobenan Adjoumani : « 800 cas observés entre 2016 et 2017 »* <http://www.linfodrome.com/economie/34131-conflits-agriculteurs-eleveurs-kobenan-adjoumani-800-cas-observe-entre-2016-et-2017>

- BOUBA, I.N. 2009. *La pratique de l'agriculture chez les Bororos de l'arrondissement de Ngaoundal*, mémoire de Diplôme de Professeur d'Enseignement Secondaire Deuxième Grade, Ecole Normale Supérieure de Yaoundé, 96 pages
- BOUTRAIS, J. 1994. *Les Foulbé de l'Adamaoua de l'idéologie pastorale à la pluriactivité, archipel peul*, p. 175-196.
- COULIBALY, A. 2016. Agriculteurs et éleveurs enterrent la hache de guerre, *Le Journal du Mali*. <https://revuedepressecorens.wordpress.com/2016/07/31/le-conflit-eleveurs-agriculteurs/>
- DIOUF, M. 2014. Un processus participatif pour réduire les conflits fonciers au Sénégal, *Global Water Initiative Afrique de l'ouest*, fiche d'information | septembre 2014
- ÉLODIE, R. 2010. Les zones pastorales comme solution aux conflits agriculteurs / pasteurs au Burkina Faso : l'exemple de la zone pastorale de la Doubégoué, *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 249 | Janvier-Mars 2010, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 15 octobre 2017. URL: <http://com.revues.org/5861> ; DOI : 10.4000/com.5861
- FOTSING, J.M. 1988. Problèmes fonciers et élevage bovin en pays bamiléké : exemple du nord de Bafou (ouest-Cameroun), *Les Cahiers de la Recherche Développement* no 20, p. 43-52.
- GAUTIER, D., ANKOGUI-MPOKO, G., REOUNODJI, F., NJOYA, A. & SEIGNOBOS, C. 2005. Agriculteurs et éleveurs des savanes d'Afrique centrale : de la coexistence à l'intégration territoriale. *L'Espace géographique*, tome 34, (3), 223-236. doi: 10.3917/eg.343.0223, <http://www.cairn.info/revue-espace-geographique-2005-3-page-223.htm>
- HINDOU, O. I. Les conflits liés à l'élevage transhumant des Peuls autochtones du Tchad : Problématique et propositions de solution, *AFPAT* http://www.unesco.org/culture/fr/indigenous/Dvd/pj/PEUL/PEULC1_1.pdf, 4 pages
- KASSAMBARA, M. 2006. *La prévention et la gestion des conflits fonciers en cinquième (5ème) région du Mali*, www.forumdespeuples.org/article299.html.
- KOUAM NETCHA, G.R. 2014. *Des bœufs pour fertiliser les sols : Les avantages de la technique du NPMFS dans la région à Babanki Tungo*.
- MAGRIN, G., NINOT, O. & CESARO, J.D. 2010. *L'élevage pastoral au Sénégal entre pression spatiale et mutation commerciale*, Dossier Sahara et Sahel, territoires pluriels N°103 <http://mappemonde.mgm.fr/num31/articles/art11304.html>
- MINISTERE BURKINABE DES RESSOURCES ANIMALES ET HALIEUTIQUES. 2014. Conflits agriculteurs-éleveurs : Des mécanismes de règlements existent, <http://www.lefaso.net/spip.php?article58895>
- MINISTERE DES RESSOURCES ANIMALES DU BURKINA FASO. 2016. *Des mécanismes pour instaurer un climat de paix, d'entente et de solidarité*, <http://www.burkinalait.org/Accueil/43-conflits-agriculteurs-eleveurs-?87d814b34d90e890e3ca108721d378a4=9b6>

- MOHA, M. 2008. Les relations entre agriculteurs et éleveurs en contexte de crise alimentaire à Roubou-Sakabal, *Afrique contemporaine* n° 225, p. 137-159,
- MONTCHO, M. 2014. *Gestion des conflits entre agriculteurs et éleveurs: promouvoir les champs fourragers*, <https://agricultureaufeminin.wordpress.com/2014/06/17/gestion-des-conflits-entre-agriculteurs-et-eleveurs-promouvoir-les-champs-fourragers/>
- MOREIGNE, M. 2004. *Maintien des pâturages permanents*, 12e législature, Question écrite n° 15074 de M. (Creuse - SOC), publiée dans le JO Sénat du 09/12/2004 - page 2795 <https://www.senat.fr/questions/base/2004/qSEQ041215074.html>
- MORIN, S. 1984. Les paysages des Hautes Terres de l'Ouest Cameroun et leur perception par l'imagerie Landsat, *Revue de géographie du Cameroun*, pp149 à 162.
- NFORGANG, C. 2005. *Nord Cameroun : des conflits fonciers bloqués par la politique*.
- NGAPGUE, J.N. 2007. *La solution du maraîchage et du vivrier marchand à la crise caféière dans la région de Foubot (Ouest -Cameroun)*, thèse de doctorat Ph.D, Université de Dschang Cameroun, 597 pages.
- NGOUFO R, TSALEFAC M, KUETE M, (2001). *Les monts Bamboutos (Sud-Ouest du Cameroun) face à la déprise caféière : les enjeux socio-économiques d'une montagne tropicale humide, Les montagnes tropicales : identités, mutations, développement*.
- OUEDRAOGO, B. 2016. *Occupation des terres et conflits d'usage dans le bassin versant de Yakouta (Dori)*, <http://lesechosdufaso.net/occupation-des-terres-et-conflits-dusage-dans-le-bassin-versant-de-yakouta-dori-2/>
- SEIGNOBOS, C. & al. 2006. *Atlas de l'Afrique. Atlas du Cameroun*, ed Jeune Afrique, Paris, France, 120 pages.
- SOUNGABE, S.P. 2003. *Conflits agriculteurs-éleveurs en zone soudanienne au Tchad, une étude comparée de deux régions : Moyen-Chari et Mayo-Kebbi*, Jean-Yves Jamin, Lamine SeinyBoukar, Christian Floret. 2003, Cirad - Prasac, 8 p., 2003. <hal 00136995>
- TAWAANGAL. 2015. *Conflits éleveurs agriculteurs*, <https://www.tawaangalpastoralisme.org/articles/lidentite-peule>
- ZOUNDI, S.J. 2007. *Promouvoir et accompagner la transformation du pastoralisme transhumant dans les pays du Sahel et de l'Afrique de l'Ouest*, Site web : www.oecd.org/sah